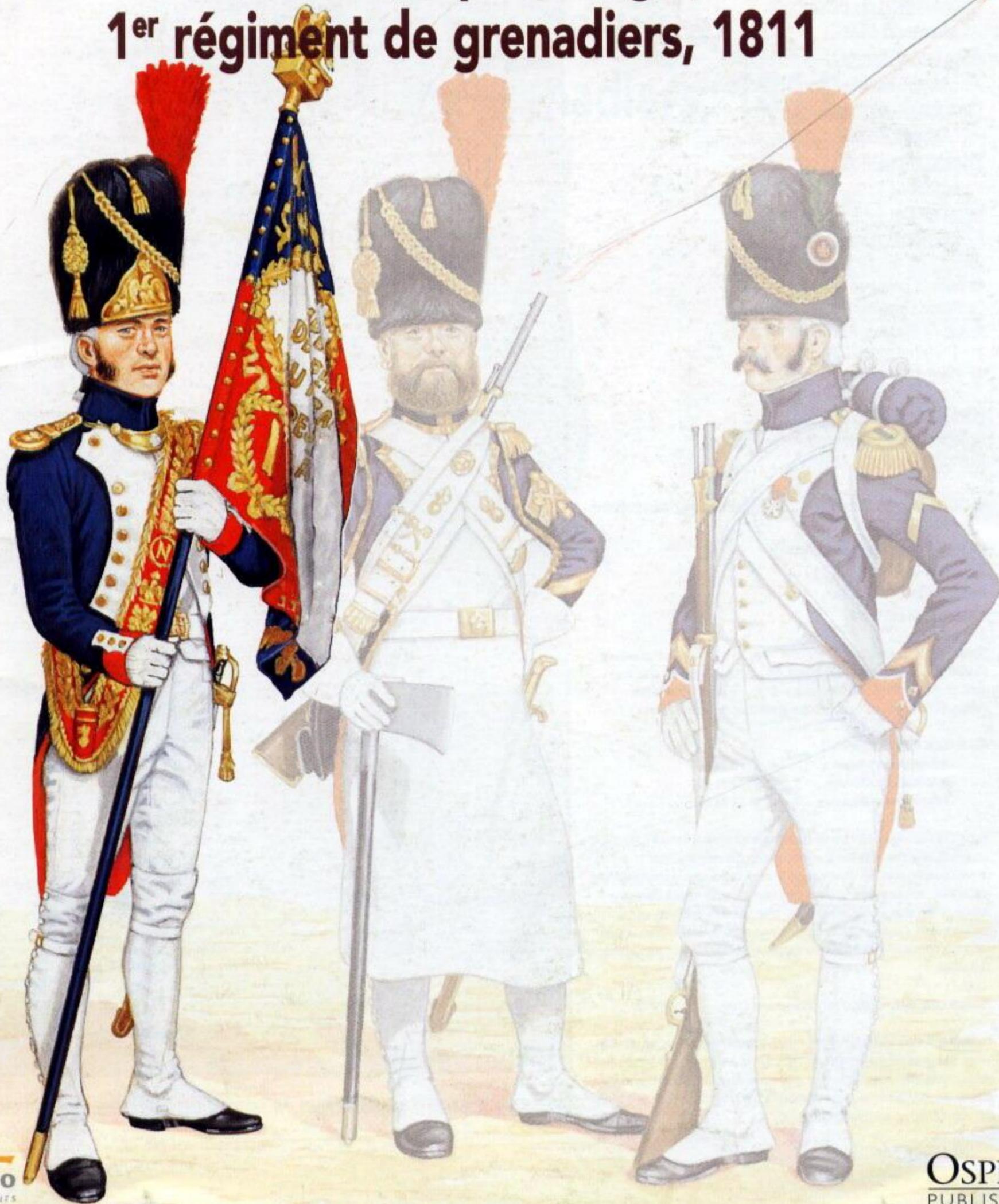


### La Vieille Garde au combat

**Lieutenant porte-aigle,  
1<sup>er</sup> régiment de grenadiers, 1811**



# SOLDATS *des Guerres Napoléoniennes*

Directeur d'édition :

Juan María Martínez

Coordination éditoriale :

Juan Ramón Azaola, Jean-François Bueno

Supervision et adaptation de la version française :

Eric Saint-Servan

Traduction :

Eric Saint-Servan, Max Mandrin

Coordination de production :

Rolando Dias

Assistant d'édition :

Marie-Noëlle Filipic, Pilar Rodríguez

Conception et maquette :

Osprey Publishing, Digraf

Photocomposition :

FCM

Imprimé par :

Gráficas Almodena

© pour la présente édition :  
DelPrado Éditeurs, E.U.R.L., 2002  
4, rue de Rome - 75008 Paris

© 1984, Osprey Publishing Ltd

Extrait de : *Napoleon's Guard Infantry 1*  
Auteur : Philip Haythornthwaite  
Illustrations : Bryan Fosten

© 2002 Osprey Publishing Limited, textes et illustrations

I.S.B.N. : pour l'œuvre complète :  
2-84349-092-8  
Dépôt légal : en cours  
Imprimé en Espagne

Demandez à votre marchand de journaux de vous réserver vos exemplaires de *Soldats des Guerres Napoléoniennes*. En achetant chaque semaine votre fascicule chez le même marchand de journaux, vous serez assuré d'être immédiatement servi, en nous facilitant la précision de la distribution.

#### POUR TOUS RENSEIGNEMENTS :

Informations produit : 05 61 72 76 36  
Informations Abonnés : 05 61 72 76 58  
Informations Diffuseurs : 05 61 72 76 56

Tous droits réservés. Le contenu de cette œuvre est protégé par la loi, qui établit des peines de prison et/ou des amendes, en plus des indemnités correspondantes pour des dommages et intérêts, contre ceux qui reproduiraient, plagieraient, distribueraient ou communiqueraient publiquement, dans sa totalité ou en partie, une œuvre littéraire, artistique ou scientifique, ou sa transformation, interprétation ou exécution artistique fixée sur n'importe quel support ou communiquée à travers n'importe quel moyen, sans l'autorisation obligatoire.

Figurines conçues par DelPrado et fabriquées en Chine.

L'éditeur se réserve le droit de modifier les composants (auquel cas ces derniers seront remplacés par leurs équivalents) ainsi que le prix de vente de la collection pour d'éventuelles raisons techniques ou de marketing. Ces éléments peuvent différer sensiblement de ceux que reproduit le support promotionnel dans le cas des circonstances précédemment évoquées.

#### PLAN DE L'ŒUVRE

*Soldats des Guerres Napoléoniennes* est une collection hebdomadaire de 80 numéros incluant les éléments suivants :

- Une figurine de soldat parmi les plus représentatifs des guerres napoléoniennes, avec son uniforme, son équipement, ses armes et ses insignes.
- Les fascicules d'accompagnement présentent les sources documentaires et iconographiques qui ont servi à la réalisation des figurines. Chaque numéro est consacré à l'étude d'une armée ou d'un corps d'élite ayant joué un rôle important lors des campagnes napoléoniennes. Dans les numéros 1, 4, 7, 12, 15 et 18, vous recevrez les éléments nécessaires à l'assemblage de deux canons des campagnes napoléoniennes

#### VENTES/DIFFUSION

Le prix de vente d'un numéro est de 10,65 € (69,86 FF). Dans ce prix est inclus le prix du fascicule seul (3,9 € / 25,58 FF) et le prix de la figurine (6,75 € / 44,28 FF).

À titre exceptionnel, le prix du numéro 1 est de 4,4 € (28,86 FF) et celui du numéro 2 est de 7,4 € (48,54 FF). La figurine ne peut être vendue séparément.

##### En France :

MLP  
Z. I. de Chesnes, 55, bd de la Noire  
38070 Saint Quentin Fallavier  
Tél. : 04 74 82 14 14  
Fax : 04 74 94 41 91  
DISTRIMEDIAS  
11 bis, avenue de Larrieu BP 1121  
31036 Toulouse Cedex 1  
Tél. : 05 61 72 76 56  
Fax : 05 61 72 76 28

##### En Belgique :

AMP  
1, rue de la Petite Île  
1070 Bruxelles  
Tél. : (02) 525 14 11  
Fax : (02) 520 12 29

##### En Suisse :

Naville Presse  
38, avenue Vibert  
1227 Carouge  
Tél. : (022) 308 04 44  
Fax : (022) 308 04 29

#### VENTE AU NUMÉRO

Après parution, les numéros de cette collection peuvent être commandés par correspondance au prix normal de 10,65 € + frais d'envoi (2,30 € pour le premier fascicule et 1,40 € pour les suivants). Indiquez vos nom, prénom et adresse, ainsi que les numéros que vous désirez obtenir. Joignez un chèque correspondant à votre commande et envoyez le tout à l'adresse indiquée ci-dessous.

(Vente réservée à la France métropolitaine, dans la limite des stocks disponibles.)

#### ABONNEMENTS / VENTE PAR CORRESPONDANCE

Si vous préférez recevoir vos exemplaires chez vous, vous avez la possibilité de vous abonner. Vous pouvez soit nous téléphoner soit nous écrire (en utilisant le bulletin d'abonnement ci-joint) à l'adresse indiquée pour votre pays (ci-dessous).

##### En France :

DISTRIBONNEMENTS  
11 bis, avenue de Larrieu BP 1121  
31036 Toulouse Cedex 1  
France  
Tél. : 05 61 72 76 58  
Fax : 05 61 72 76 50

##### En Belgique :

PARTNER PRESS  
Rue Ch. Parentéstraat, 11  
B - 1070 Bruxelles / Brussel  
Tél. : (02) 556 41 40  
Fax : (02) 556 41 46

##### En Suisse :

DYNAPRESSE Marketing  
Service Abonnements  
38, avenue Vibert  
CH 1227 Carouge  
Tél. : (022) 308 08 70  
Fax : (022) 308 08 59

La figurine ci-jointe n'est pas un jouet. Ne convient pas à un enfant de moins de 14 ans.

# SOLDATS

*des Guerres Napoléoniennes*

La Vieille Garde au combat

---

**Lieutenant porte-aigle,  
1<sup>er</sup> régiment de grenadiers, 1811**



# LA VIEILLE GARDE AU COMBAT

## INTRODUCTION

### WATERLOO, 18 JUIN 1815, FIN D'APRÈS-MIDI



Napoléon en uniforme des grenadiers à pied de la garde impériale.

Les canons français qui, depuis quarante-cinq minutes, martelaient les lignes anglaises se taisent. La fumée, qui se dissipe, laisse voir par ses déchirures un spectacle magnifique et pathétique.

Trois mille silhouettes soudées comme un seul corps avancent. Sur les longs manteaux bleu sombre surlignés du rouge des épaulettes, les buffleteries tracent des sillons blancs. Un haut bonnet à poil les fait paraître surhumaines. Seuls oscillent, comme animés d'une vie propre, les plumets rouges piqués sur les bonnets.

Ces silhouettes marchent comme à la parade, l'arme au bras, impassibles. Dans un ordre parfait, comme insensibles au spectacle de mort qui les cerne.

Il y a, dans les lignes ennemies, comme un silence. C'est la garde impériale qui monte vers elles. Mais ce silence n'a pas duré.

Étirées entre les ruines du château-ferme d'Hougoumont, qui continue de brûler, et la chaussée de Bruxelles, les batteries anglaises attendent que les silhouettes ne soient plus qu'à deux cents pas.

Le tonnerre et le feu, soudain, se déchaînent. Dans les carrés anglais, on distingue, dit un témoin, " les rangs français ravagés d'une façon terrible, et qui semblent osciller sous l'effet terrifiant de chaque décharge, comme le blé haut sous un coup de vent subit. Par moments, on voit voler en l'air des bonnets et des fusils. "

Grandeur et tradition héroïque obligent, la garde ne ralentit pas ; elle serre simplement les rangs et poursuit son chemin de croix, laissant derrière elle un sillage de plumets un peu plus écarlates.

Fauchés, tranchés par les boulets et la mitraille anglaise, les hommes tombent. Les survivants poursuivent leur avance. Sans l'ombre d'une hésitation.

Mais une batterie servie par des artilleurs belges et commandée par un ancien de la Grande Armée passé dans les rangs des coalisés ouvre à courte distance un feu terrible à mitraille. Anglais, Écossais, Irlandais, Brunswickois, Hollandais, Nassauviens, Hanovriens, Westphaliens, Prussiens, armes et haine mêlées, se précipitent alors à la curée.

La loi du nombre est sans pitié. Sous cette grêle mortifère, dont un déserteur royaliste français a dirigé les coups en prévenant les Anglais de son attaque imminente, la garde impériale chancelle. Mais, contrairement à ce qui a été souvent écrit, la garde ne recule pas. Ce sont, expliquera plus tard le général Drouot qui chargeait avec elle, les blessés qui se retiraient pour ne pas gêner leurs camarades.

Pour l'armée, qui ne sait pas cela, qui lutte depuis le matin avec un courage surhumain, qui attendait les soldats du maréchal Grouchy et qui voit déboucher ces Prussiens de Blücher battus deux jours plus tôt à Ligny, pour cette armée épuisée, l'incroyable vient de se produire : les Invincibles de la vieille garde eux-mêmes ont échoué. Alors, aggravé par les cris de " Trahison ! ", qui sortent de partout et de nulle part, un vent de panique s'empare de cette armée. Elle se dissout dans la nuit, dans laquelle roule ce cri, contenu depuis quinze ans, ce cri de la revanche poussé par les Anglais : *No quarters !*

Effectivement, il n'y aura pas de quartier, et dans cette ferme du Caillou, où l'Empereur passa la nuit avant la bataille, les Prussiens, oubliant que le chirurgien de la garde, Larrey, a soigné leurs propres hommes, feront brûler vifs les blessés français avant de se lancer à la chasse aux survivants.

Protégeant l'Empereur, la musique jouant *La Grenadière* pour rallier les survivants dans la nuit, les débris de la garde impériale formés en irréprochables carrés se dirigèrent alors vers Charleroi.

- 1 : Officier de grenadiers de la garde des consuls, 1800  
2 : Tambour de grenadiers, garde des consuls, 1800  
3 : Sapeur, régiment de chasseurs, garde des consuls, 1801  
4 : Grenadier, garde du Directoire, 1797





Porte-aigle des grenadiers à pied de la garde impériale. L'aigle, statuette de bronze doré au sommet de la hampe du drapeau, représentait le lien très étroit unissant l'Empereur et ses soldats, et, bien sûr, ceux de sa garde. Il était le bien le plus précieux du régiment.

Ni les Prussiens ni les Anglais ne parviendront à effriter la muraille bleue des grenadiers.

La grande aventure de la garde impériale, qui vient de s'achever sur cette plaine ondulante à vingt-cinq kilomètres au sud de Bruxelles, avait commencé onze ans plus tôt sous la forme d'un ordre du jour daté du 20 floréal an XII [10 mai 1804] :

" La garde est prévenue que le Sénat a proclamé aujourd'hui Napoléon Bonaparte Empereur des Français et a fixé l'hérédité du pouvoir dans sa famille.

" Vive l'Empereur !

" Dévouement sans bornes et fidélité à toute épreuve à Napoléon I<sup>er</sup>, Empereur des Français.

" Aujourd'hui, la garde prend le titre de garde impériale.

" Les officiers seront rendus à Saint-Cloud demain à une heure et demie, pour être présentés à l'Empereur.

" La garde prendra les armes demain et sera rendue au Champ-de-Mars à 4 heures et demie, pour prêter le serment de fidélité à l'Empereur exigé par le sénatus-consulte.

" Le général de la garde, de service auprès de l'Empereur.

" Bessières. "

Lorsque la disparition de la garde royale eut été consommée avec le massacre des gardes suisses aux Tuileries le 10 août 1792, les autorités de la République prirent conscience qu'elles avaient besoin d'une garde. Elle va s'appeler " garde du corps législatif ", puis " garde du Directoire ".

Peu après le coup d'État du 18 brumaire, qui portait Bonaparte à la tête de la France, la garde des consuls était créée avec les hommes de la garde du corps législatif et ceux de la garde du Directoire. Son premier commandant était un général de division, beau-frère du Premier consul, Joachim Murat.

Les conditions d'admission dans le corps étaient clairement précisées :

" L'intention du Premier consul est que la garde soit le modèle de l'armée ; il ne permet l'admission que de ceux qui ont des actions d'éclat, des blessures ou, par l'expérience acquise après plusieurs campagnes, ont donné des preuves de leur bravoure, de leur amour pour la patrie, de leur attachement à la discipline et de leur bonne conduite.

" Ils devront avoir 25 ans, de 1,78 m à 1,84 m, une santé robuste, une conduite et des mœurs irréprochables, trois campagnes des guerres de la liberté, savoir lire et écrire. "

Pendant les quinze années qui vont suivre, celle que l'on n'appellera plus que " la garde " sera un modèle pour le reste de l'armée, et la " vieille garde ", l'élite de l'élite, " le rempart qui marche ", comme l'exprima si bien l'un de ses membres.

Dès le départ, Napoléon supervisa personnellement le choix des hommes et la nomination des officiers comme des sous-officiers. Aussi, entrer dans la garde personnelle de l'Empereur fut-il toujours regardé comme l'ultime et le plus enviable des privilèges. Napoléon s'occupait également des détails les plus terre à terre. La qualité du pain, par exemple, qui devait être blanc pour ces " Messieurs " de la garde.

Si elle pouvait, aussi bien que n'importe quelle autre, assurer le service lors de cérémonies officielles, la garde était d'abord et avant tout une unité de combattants d'élite, qui étaient autant d'instructeurs chevronnés pour le reste de l'armée.

Le 14 juin 1800, la garde des consuls, alors commandée par le futur maréchal Lannes, s'était illustrée à Marengo. Ce jour-là, en restant ferme au milieu des lignes françaises vacillant sous les coups des Autrichiens, elle se forgea une réputation qui ne se démentira jamais.

Le 2 décembre 1805, à Austerlitz, voici comment apparut à l'un des siens, Jean-Baptiste Barrès, la garde devenue impériale, alors que ses bataillons avançaient en colonnes serrées par divisions, avec vingt-quatre pièces de canon dans les intervalles :

" Cette formidable réserve marchait en ligne de bataille, en grande tenue, bonnet à poil et plumet au vent, les aigles et les flammes découvertes, indiquant d'un

regard fier le chemin de la victoire ; elle progressait, portée sur les vagues martiales de *On va leur percer le flanc* ; elle s'avancait, entraînée par le martèlement des milliers de tambours que leur chef, Senot, faisait battre à rompre les caisses. "

Spectacle inoubliable que celui de la vieille garde au combat, qui fera dire au futur célèbre capitaine Coignet, alors rouage minuscule de cette magnifique machine de guerre : " C'était à entraîner un paralytique " .

## LE RECRUTEMENT

Les effectifs de la garde s'accrurent régulièrement au cours de l'Empire : d'une force initiale de quelque 10 000 hommes, elle atteindra en 1814 le chiffre de 100 000. Cet accroissement fut la conséquence de la création de trois catégories : la vieille garde, la moyenne garde et la jeune garde.

D'où provenaient les soldats de la garde ?

Ils étaient recrutés parmi les sous-officiers et les simples soldats de la ligne. Il arrivait que les critères exigés – parfois bien théoriques – fussent oubliés lorsque le postulant avait fait preuve dans le passé d'une bravoure exceptionnelle. Ainsi, Coignet, héroïque ancien déjà cité, à l'ordre de la 96<sup>e</sup> demi-brigade d'Italie, fut accepté dans la garde et promu au grade de caporal, bien qu'il ne possédât, pour faire acte de candidature, aucun des critères indispensables, ni de taille – il tricha en bourrant ses souliers de cartes à jouer – ni d'instruction – il ne savait ni lire ni écrire. Une promotion inattendue qu'il dut à l'intervention de son capitaine de compagnie et, bien plus exceptionnel, au... maréchal Davout lui-même. La garde y trouva son compte : Coignet apprit l'exercice aux vélites, qui, en retour, lui inculquèrent les rudiments de l'écriture permettant ainsi à la Grande Armée de s'enrichir d'un mémorialiste renommé.

En 1806, chaque bataillon de la ligne reçut l'ordre de fournir une recrue à la garde. Conditions : avoir moins de 35 ans, mesurer 1,78 m pour faire un grenadier et 1,72 m pour faire un chasseur, justifier de dix ans de service, d'une bonne conduite et d'une citation pour bravoure.

Devenir membre de la garde plaçait *ipso facto* le simple soldat dans une situation privilégiée. Non seulement la solde, les rations et les conditions de vie étaient infiniment meilleures que celles des troupes de la ligne, mais un caporal avait rang de sergent, et les officiers et les sous-officiers appelaient le simple soldat " Monsieur " .

Les privilèges étaient encore plus évidents en campagne, ce qui ne manquait pas d'avoir un effet désastreux sur le reste de l'armée, qui, déjà, jalousait cette garde dont elle estimait les privilèges exorbitants. Lors de la retraite de Russie, alors qu'elle arrivait en vue de Smolensk, l'armée à la dérive dut patienter devant les murs de la ville pour, simplement, attendre qu'un semblant d'ordre s'instaurât dans ce chaos. Hélas ! quand la garde se présenta, en bon ordre évidemment, les portes s'ouvrirent pour lui laisser le passage tandis que l'armée " ordinaire " fut contrainte d'attendre dans le froid sec qui l'accablait depuis son départ de Moscou. Et quand elle parviendra à entrer dans la ville, elle découvrira que, en trois jours, les hommes de la garde s'étaient emparés de la plus grande partie des approvisionnements, ne laissant presque plus rien à l'arrière-garde et au reste de l'armée pour subsister.

Par ailleurs, un point de protocole militaire, imposé par une décision du 9 novembre 1804, ne pouvait manquer d'aiguiser l'animosité latente de la ligne contre la garde : " Lorsqu'un corps ou un détachement de la garde rencontre en route un corps ou un détachement des troupes de ligne, ce dernier se met en ordre de bataille et porte les armes ou met le sabre à la main, s'il est de cavalerie ; les drapeaux et étendards saluent, les tambours battent *Aux champs* et les trompettes sonnent *La Marche* jusqu'à ce que les troupes de la garde impériale soient passées. Les colonels ou commandants de détachement se saluent réciproquement. "

Le corps de la garde rend les mêmes honneurs que ceux qu'il reçoit de la ligne, mais, détail qui a son poids psychologique, il n'arrête pas sa marche.



Vétéran de la vieille garde.



Grenadiers à pied de la garde en marche par mauvais temps.

- 1 : Chasseur, grande tenue, 1805  
2 : Caporal de grenadiers, grande tenue, 1808  
3 : Tambour de chasseurs, grande tenue, 1808  
4 : Grenadier en tenue de corvée, 1808



1 : Sergent, régiment de chasseurs, grande tenue, 1810  
2 : Lieutenant porte-aigle, 1<sup>er</sup> régiment de grenadiers, 1811  
3 : Sapeur, régiment de grenadiers, grande tenue, 1810



Ajoutons enfin cette habitude que l'Empereur avait de tenir sa garde en réserve – ce qui déplaisait fort à l'intéressée, car elle ne demandait pas mieux que de se battre. C'est, entre autres, ce qui se passa à la bataille de la Moskova, le 7 septembre 1812. S'il est vrai que l'intervention de cette troupe d'élite eût certainement conduit à la destruction totale de l'armée russe, Napoléon pouvait-il raisonnablement prendre le risque d'engager cette suprême réserve à plus de 3 000 kilomètres de la France ? C'est d'ailleurs la raison qu'il invoqua en réponse à ceux de ses maréchaux qui lui avaient fait cette demande.



En campagne : Napoléon visitant un bivouac de grenadiers à pied se voit offrir une pomme de terre par l'un des vétérans.

Grenadier, vers 1813, portant la classique tenue de campagne de la vieille garde dans les dernières années de l'Empire : bonnet sans tresses ni plumet. Sur le manteau, deux chevrons indiquant entre 15 et 20 ans de service. Pantalon bleu porté sur les guêtres, blanches dans cet exemple. Visible au dos des silhouettes, la cartouchière avec sa protection en tissu. Le vieux grenadier arbore sa Légion d'honneur.



Les promotions à l'intérieur de la garde étaient lentes, sauf à accepter un transfert dans un corps moins prestigieux. Avec ses antécédents aristocratiques, le général Dorsenne, nommé au poste de commandant des grenadiers de la vieille garde pour améliorer leur discipline et les amener à la perfection dans l'exercice, avait suggéré que les officiers de la garde fussent pris exclusivement parmi les fils de bonne famille. L'Empereur refusera la proposition et dira : " Les officiers de ma garde ont peu d'éducation, mais ils conviennent à mon dessein.

Tous sont de vieux soldats, fils de paysans et d'artisans, qui dépendent entièrement de moi. La société de Paris n'a aucune prise sur eux. Mon influence sur eux est plus grande et ma confiance plus totale que s'ils fussent venus d'une classe supérieure. "

Le moral de la vieille garde ne flancha jamais. Accompagnant " son " empereur partout, elle se fit remarquer par sa belle contenance pendant la retraite de Russie. Et le chirurgien en chef de la garde, Larrey, note dans ses *Mémoires* que " les soldats de la garde suscitaient l'étonnement et l'admiration par leur comportement, même dans les moments les plus durs, et ils entrèrent à Wilna en marchant comme à la parade. "

## LES CAMPAGNES

La garde était présente à Austerlitz, mais son infanterie fut tenue en réserve : " Elle en pleurait de rage ", lit-on dans le bulletin de la bataille.

Pour la vieille garde, Léna reproduisit Austerlitz : elle ne « donna » pas et resta inactive, comme troupe de réserve. Les vélites, en particulier, eurent du mal à dissimuler leur impatience. L'un d'entre eux, n'y pouvant plus tenir, lança un " En avant ! " sonore qui retentit dans les oreilles de Napoléon. Mi-courroucé, mi-amusé, il toisa l'insolent : " Il n'y a qu'un jeune homme sans barbe qui puisse vouloir présager ce que je dois faire. Qu'il attende d'avoir commandé dans trente batailles rangées avant de prétendre me donner son avis ! "

Si, le 8 février 1807, à Eylau, la garde fut à la tâche en faisant une charge mémorable, à Friedland, de nouveau, ses baïonnettes restèrent au fourreau. Cette frustration, jointe au climat implacable de la Pologne et à ses boues épouvantables restées dans toutes les mémoires, provoqua le courroux de vétérans de la vieille garde. Ils se mirent à tant rouspéter, n'hésitant pas à interpeller l'Empereur – " Il faut quand même que vous ayez un fameux coup dans la tête pour nous mener sans fin dans des chemins comme ça ! ", lui jeta un vieux grenadier – que leur idole, au lieu de se fâcher, s'amusa de cette mauvaise humeur et les baptisa d'un surnom : " grognards ", qui a bravé le temps et l'oubli.

Les 21 et 22 mai 1809, à Aspern-Essling, la vieille garde, aux ordres du général Dorsenne, souffrit beaucoup sous les coups de l'artillerie autrichienne. Un des soldats voulut imiter son chef qui tournait le dos aux canons ennemis pour veiller à l'alignement de ses régiments cisailés par les boulets. Il avoue : " Je n'ai pu rester dans cette position, la curiosité (!) me forçait toujours à regarder l'endroit d'où partaient les boulets ". Et il ne put retenir un sentiment d'admiration devant Dorsenne, " cette muraille d'or " défiant l'artillerie autrichienne. Pendant ce temps, Coignet voyait les bonnets de fourrure des grenadiers sauter en l'air à vingt pas lorsque les boulets fauchaient des files entières de ces soldats d'élite. C'est là aussi que les hommes de la vieille garde jugeant Napoléon trop près du danger crièrent : " Bas les armes si l'Empereur ne se retire pas ! "

À Wagram, la garde, une fois de plus, fut largement tenue en réserve, quoique vingt hommes de chaque compagnie eussent été envoyés remplacer aux pièces les artilleurs qui venaient d'être tués par le feu des Autrichiens. Ils étaient pleins de ressources, ces sacrés grognards de la vieille garde !

Le 13 septembre 1810, un nouveau 2<sup>e</sup> régiment de grenadiers fut créé avec l'ex-garde royale du royaume de Hollande, au moment de son absorption par l'Empire français et de l'abdication (forcée) du roi Louis Bonaparte. Dans un empire qui regroupait tant de nationalités diverses, il fut finalement peu surprenant de trouver au sein de la garde un régiment étranger dont le colonel, Ralph Dundas Tindal, était écossais.

Malgré le prestige du corps, il devenait de plus en plus difficile de recruter pour la vieille garde des hommes de grande valeur, titulaires de dix années de service et ayant une bonne conduite. En 1811, il ne restait que 532 vétérans d'Italie et d'Égypte servant dans la garde. Malgré cela, cela n'empêcha pas les effectifs de s'accroître sans cesse : à nouveau, un 2<sup>e</sup> grenadiers fut formé le 18 mai 1811, l'ex-régiment hollandais devenant par conséquent le 3<sup>e</sup>. Le 2<sup>e</sup> chasseurs fut reconstitué le même jour. Quoiqu'il ne touchât ni la solde supplémentaire ni les allocations spéciales accordées aux "vieux de la vieille", on disait que le 2<sup>e</sup> grenadiers avait meilleure allure que le 1<sup>er</sup> lui-même, car il était plus jeune.

Les cinq régiments de la garde marchaient avec la 3<sup>e</sup> division du maréchal Lefebvre lors de la campagne de Russie, les chasseurs formant la brigade Boyer et les grenadiers la brigade Curial.

La vieille garde suivait celui qu'elle surnommait "le Tondu", c'est-à-dire Napoléon – il dormit au milieu de leurs carrés la veille de la bataille de la Moskova – et, comme d'habitude, elle grogna d'être tenue en réserve pour ce grand jour qu'elle attendait, comme Napoléon lui-même d'ailleurs, depuis l'entrée en campagne.

La vieille garde – *stricto sensu*, seul le 1<sup>er</sup> régiment de grenadiers justifiait cette appellation à laquelle cependant le 2<sup>e</sup> et le régiment hollandais eurent droit également – vit, contrairement au reste de l'armée, ses effectifs augmenter au début de la campagne avec l'arrivée de renforts venus de l'arrière.

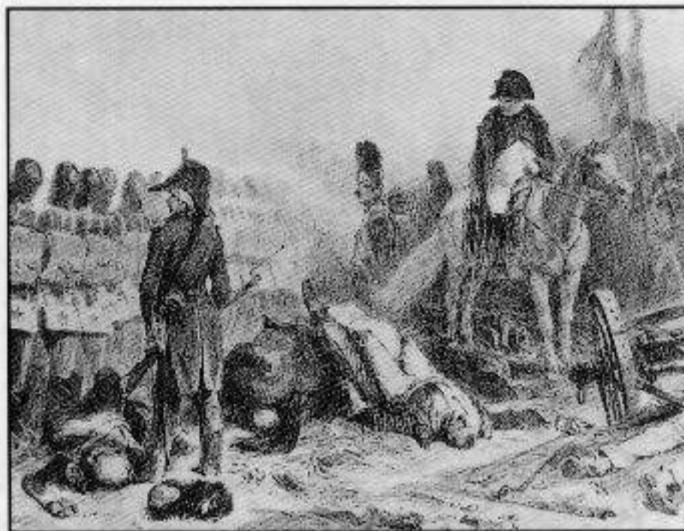
Elle accompagna l'Empereur pendant la retraite qui suivit la prise de Moscou, sauva la moitié de l'armée lors de la seconde bataille de Krasnoe (17 novembre 1812), au cours de laquelle un bataillon hollandais fut décimé, les compagnies se trouvant réduites à vingt hommes. Au milieu des horreurs de la retraite, la garde resta toujours digne de confiance, sa discipline intacte. Un exemple tragi-comique de ce sens de la discipline est rapporté par un officier westphalien, le major Friedrich-Wilhelm von Lossberg, qui tient l'anecdote d'un sous-officier de la garde : pour améliorer sa maigre garde-robe, un simple soldat, vraisemblablement lui-même de la garde, commençait à détrousser le corps d'un officier qui donnait toutes les apparences de la mort, lorsque le "cadavre" dit en gémissant : "Mon ami, je ne suis pas encore mort." Le soldat se mit au garde-à-vous et dit respectueusement : "Très bien, mon colonel, je vais attendre encore un peu."

Malgré tous les avantages dont ils jouissaient du fait de leur appartenance à un corps fort privilégié, les soldats de la garde, comme ceux de toutes les autres armées de ce temps, françaises et étrangères, ne dédaignaient pas le pillage. À Moscou, ils ouvrirent même des éventaires pour vendre leur butin, qui allait des bijoux aux livres, en passant par les voitures ou les chaussures. Acheter aux hommes de la garde fut souvent pour le reste de l'armée le seul moyen de subvenir à ses besoins immédiats.

Cette retraite de Russie coûta extrêmement cher au corps si chéri de l'Empereur. Un seul exemple suffira à étayer le propos : le célèbre et attachant sergent Bourgogne, des fusiliers de la garde, raconte dans ses *Mémoires* qu'il rencontra un homme qui lui demanda s'il avait vu passer les grenadiers hollandais : "Vous ne les avez pas vus ? Ce grand traîneau qui vous a dépassé contenait le régiment entier. Il y en avait sept !"



Chasseur en marche : gravure extraite du *Recueil des Costumes de l'ex-garde* (Paris, 1819), par Charlet. Le vieux chasseur porte sa capote ouverte pour faciliter ses mouvements. Remarquez le chapeau plutôt fatigué et la gourde de métal. Charlet, qui servit durant les guerres napoléoniennes, connaît parfaitement son sujet, mais, s'il a dessiné les soldats de la garde "sur le vif", ce ne fut que dans les années 1820-1830. Il donne donc de ces hommes, devenus âgés, une image qui ne correspond pas à la réalité de ce qu'ils étaient au temps de leur splendeur.



Waterloo : entouré des grenadiers à pied de la garde, Napoléon scrute le champ de bataille. Au premier plan à gauche, un officier blessé s'est emparé du mousquet d'un mort.



Campagne de Russie 1812 : les grenadiers observent des chasseurs wurtembergeois aux prises avec des cosaques.

Grenadier (à gauche) et chasseur de la garde royale hollandaise, vers 1809. Cette illustration montre l'uniforme d'origine, qui resta probablement encore en usage pendant quelque temps après l'incorporation du corps dans la garde impériale : manteau blanc à col, parements, revers, passepoil et retroussis rouges. Tresses de bonnet blanches. Le grenadier porte un plumet et des épaulettes écarlates ; le chasseur, un plumet écarlate surmonté de vert, des épaulettes vertes et les traditionnelles marques distinctives de l'infanterie légère : parements et revers en pointe, guêtres.



Remis à niveau d'effectifs, les grenadiers et les chasseurs, formèrent l'épine dorsale de la garde qui accomplit des prodiges en 1813 et 1814, même si les plus lourdes pertes furent subies par la jeune garde. Pendant la campagne de France, à Montmirail, le général Henrion et son 2<sup>e</sup> chasseurs reçurent l'ordre de prendre d'assaut une redoute. Le régiment se forma en colonnes, constitua le carré pour repousser une charge de cavalerie, les hommes rechargèrent leurs armes, continuèrent leur avance et s'emparèrent de la position. Serrant la main d'Henrion, Napoléon lui dit : " Général, j'approuve totalement votre petite halte pendant votre charge."

Alors que l'Empire approchait de son terme, les grognards restaient ce " rempart en marche " qu'ils n'avaient jamais cessé d'être, comme le montre cette anecdote : lorsque Paris tomba en avril 1814, le lieutenant Viaux, du 2<sup>e</sup> grenadiers, bien qu'il souffrît encore de multiples blessures, défendit presque sans aide les hauteurs de Montmartre, et lorsque l'on retrouva son corps sous un arbre, l'officier, qui tenait encore son sabre, était entouré de cadavres prussiens.

Le 3 avril 1814, alors que les grognards voulaient marcher sur Paris et s'ensevelir sous les ruines de la capitale, Napoléon retint sa vieille garde autour de lui. Résister plus longtemps était devenu sans espoir.

Après la première abdication de l'Empereur, le 6 avril 1814, un bataillon de la garde fut constitué pour l'accompagner à l'île d'Elbe : 1 000 fidèles parmi les fidèles, dont les carrières s'échelonnaient de Lodi, en 1796, à Moscou, en 1812. Le dernier acte se joua dans la cour du château de Fontainebleau. Napoléon prit congé avec une grande émotion de ceux qu'il appelait ses " enfants ", les grenadiers de la vieille garde. Son discours ne fut pas transcrit textuellement, mais l'épisode est resté célèbre où les Soldats entendirent l'Empereur dire ces derniers mots : " Comme je ne puis vous embrasser tous, j'embrasse votre général ", puis, après avoir donné l'accolade au général Petit, il embrassa l'aigle du 1<sup>er</sup> régiment de grenadiers.

Pendant la campagne de Waterloo (juin 1815), la vieille garde fut, comme à l'accoutumée, tenue en réserve. Mais, à la fin, lorsque tout eut échoué, elle fut engagée dans un assaut désespéré contre Mont-Saint-Jean. On sait ce qu'il advint du fait de la trahison de cet officier royaliste du 2<sup>e</sup> régiment de carabiniers.

Vint le temps du désenchantement, souvent de l'humiliation, insupportable après tant de gloire, et celui de la misère. Revenu au pouvoir, le régime monarchique ne voulait pas de ces témoins d'un passé glorieux auquel, non seulement, il n'avait eu aucune part, mais contre lequel il avait lutté en s'alliant avec les ennemis de Napoléon. En apprenant la défaite de Waterloo, les royalistes avaient même festoyé à Gand, devenue leur refuge lorsqu'ils avaient fui la France après le retour de l'île d'Elbe.

C'est alors que l'on vit apparaître un peu partout en France des silhouettes austères, vêtues assez pauvrement d'une longue redingote noire et le chef surmonté d'un haut chapeau, raide comme un shako, une tache rouge à la boutonnière. Ces silhouettes étaient celles des guerriers de l'Empereur. Soldats, ils avaient façonné l'histoire ; demi-solde, ils allaient la perpétuer et la transformer en légende.

Lorsque, en 1840, le corps de l'Empereur fut ramené en France, une poignée de vétérans était là pour l'accueillir. Bien qu'usés par l'âge, ils avaient trouvé la force de rechercher au fond d'une malle l'uniforme des temps héroïques. Et c'est dans cette tenue, dont le symbole fit oublier l'usure, que la foule parisienne leur fit ovation, mêlant dans un même hommage les humbles fantômes de l'Empire et celui qui avait mené la France, pour laquelle il voulait " le sceptre du monde ", dans son combat contre sa rivale directe, l'Angleterre. La déportation à Sainte-Hélène en fut le prix.

Jusqu'à la fin de leurs jours, les Anciens restèrent fidèles à la mémoire de leur chef. L'un d'eux, retiré à Fixin, près de Dijon, avait fait construire – à ses frais ! – une magnifique statue en bronze de Napoléon. Avant de mourir, il demanda à être enterré debout. Ainsi, depuis 1861, à cent mètres de son monument, Claude Noisot, ex-capitaine de la cohorte prodigieuse, monte une garde éternelle auprès de " son " Empereur.

- 1 : Sergent de grenadiers, tenue de campagne, 1812-1815
- 2 : Officier de grenadiers, tenue de campagne, 1812-1815
- 3 : Sergent-major de chasseurs, petite tenue, 1812-1815
- 4 : Chasseur en tenue de marche, 1815



# LES PLANCHES

**A1 : OFFICIER DE GRENADIERS DE LA GARDE DES CONSULS, 1800** Sur ce dessin réalisé à partir d'une gravure, le personnage porte l'une des nombreuses variantes du bonnet en usage dans la garde des consuls, avec une grenade argentée sur la plaque du bonnet. D'autres caractéristiques, comme un passepoil blanc sur le col et des boutons régulièrement espacés sur les revers pourraient être le résultat d'erreurs commises par le premier artiste.

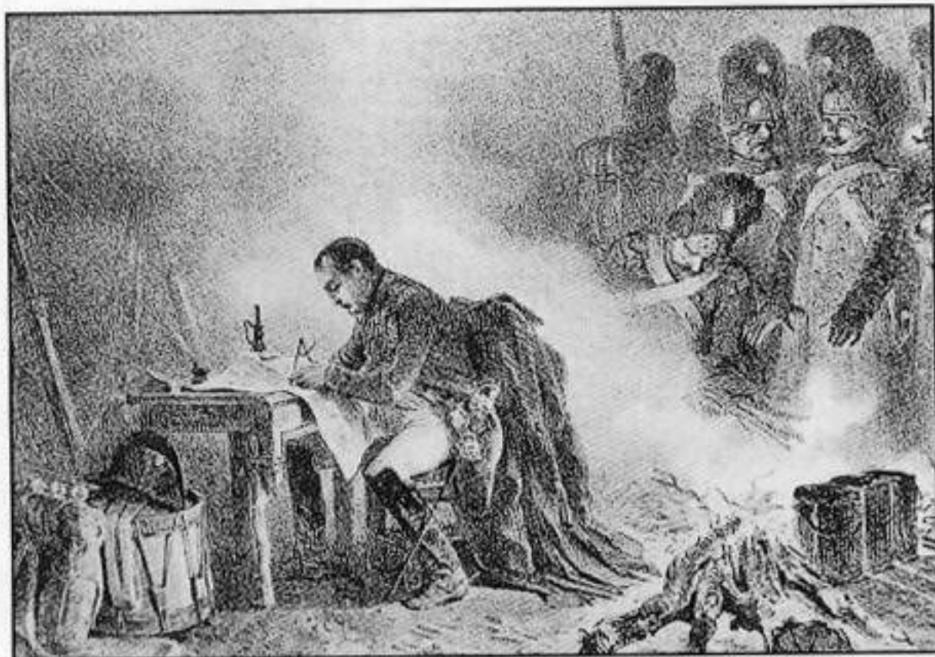
**A2 : TAMBOUR DE GRENADIERS, GARDE DES CONSULS, 1800** Ce dessin montre le premier modèle de grande tenue pour les tambours. Elle comprend à la fois un galon doré (sur le col, les

Longue de 33 centimètres, la barbe de Coignet constituait sans doute un sacré spectacle. Les simples épaulettes vertes sont quelque peu inhabituelles. L'étui porte un écusson de laiton avec des haches croisées, repris sur la ceinture et sur les manches avec en plus un cor de chasse.

**A4 : GRENADIER, GARDE DU DIRECTOIRE, 1797** Ce personnage porte ce qui est pratiquement l'uniforme d'un grenadier d'une demi-brigade d'infanterie de ligne, exception faite du rabat blanc de parement. Le bonnet à poil est également du modèle de la ligne avec les tresses rouges, que l'on peut raisonnablement supposer avoir été remplacées par des jaunes avant l'adoption des tresses blanches.

cartouchière porte encore l'insigne au cor de chasse de l'infanterie légère.

**B2 : CAPORAL DE GRENADIERS, GRANDE TENUE, 1808** Autre exemple du magnifique mais "horriblement inconfortable" uniforme de grande tenue des grenadiers. Notez les guêtres blanches et les gants blancs portés lors des parades. Étonnamment, Coignet nous rapporte qu'il y eut à une époque une pénurie de galons dans la garde. Lorsqu'il fut promu au grade de sergent, il dut remettre ses propres galons de caporal à l'homme qui lui succédait. Conséquence : pendant tout un temps, il resta sans insignes de grade. Cette pénurie cessa après Essling (22 mai 1809) : sa section avait récupéré des galons et des épaulettes sur les uniformes des morts.



Sous le regard de grenadiers à pied, Napoléon en campagne étudie ses cartes au milieu d'un bivouac.

**B3 : TAMBOUR DE CHASSEURS, GRANDE TENUE, 1808** Uniforme des tambours de la vieille garde après la disparition des "ailes". Les tambours des régiments de grenadiers étaient vêtus de manière identique, mais avec leurs marques distinctives régimentaires de bonnet, de coupe d'uniforme et de galon rouge et or. Les caisses des tambours de cette période sont généralement représentées avec des insignes à la grenade. Les courroies, qui portaient une plaque avec des tubes pour les baguettes, sont généralement montrées avec l'insigne distinctif du régiment (ici un cor), placé plus haut sur la ceinture. Les tambours n'étaient pas tous équipés de la même manière : ainsi, Estienne, des chasseurs, connu sous le surnom de "tambour d'Arcole" utilisait ses propres baguettes d'honneur à monture d'argent.

manches et les "ailes"), un galon rouge orangé ailleurs et les classiques épaulettes, dites "en nid d'hirondelle" portées jusqu'en 1808. La plaque à bords ondulés du bonnet est l'autre version en usage dans la garde des consuls, et bien que l'épreuve originale montre une tresse mauve, sa couleur originale devait apparemment être le rouge. Les tambours jouaient un rôle primordial sur le moral de la garde. À Austerlitz, quand les musiciens, restés sur ordre de Napoléon et, contrairement à l'usage, au centre des troupes, jouèrent *On va leur percer le flanc*, les tambours battirent une charge suffisamment forte pour rompre la peau de leurs instruments.

**A3 : SAPEUR, RÉGIMENT DE CHASSEURS, GARDE DES CONSULS, 1801** Cette version, l'une des premières de l'uniforme de sapeur, comprend les attributs traditionnels de la fonction : tablier de cuir et gantelets, hache et étui, et, bien entendu, la barbe, "accessoire" obligatoire du sapeur.

**B**  
**B1 : CHASSEUR, GRANDE TENUE, 1805** Uniforme de chasseur des débuts, à coupe classique de l'infanterie légère, avant les changements de la forme des revers et des retroussis, de la couleur des épaulettes, des plumets, etc. On voit que la

Le 20 avril 1814, avant de partir en exil à l'île d'Elbe, Napoléon fait ses adieux à la garde impériale dans la cour du château de Fontainebleau. Gravure d'après Horace Vernet. Napoléon reçoit l'accolade du général Petit, tandis que le lieutenant Fortin, portant l'aigle du 1<sup>er</sup> régiment de grenadiers, se cache le visage pour ne pas montrer son émotion.





**Napoléon à Waterloo : cette aquarelle de Charles Steuben montre l'Empereur se réfugiant à l'intérieur d'un carré de grenadiers à pied.**

sée par le général Dorsenne, les soldats se présentaient habituellement à l'appel en chemise et culotte, et même sans bas.

**C**

**C1 : SERGENT, RÉGIMENT DE CHASSEURS, GRANDE TENUE, 1810** Version tardive de la grande tenue des chasseurs succédant à celle montrée sur la planche B1, avec les insignes de grade de sergent sur les manches, les épauettes, ainsi que sur les tresses de bonnet faites de fils rouges et vert mélangés de doré.

**C2 : LIEUTENANT PORTE-AIGLE, 1<sup>er</sup> RÉGIMENT DE GRENADIERS, 1811** Il y eut plusieurs styles successifs de drapeaux et d'aigles, mais, pendant l'Empire, ceux de la garde étaient semblables au modèle en usage dans le reste de l'armée. Même après que le nombre des aigles eut été ramené à un par régiment, les numéros des bataillons continuèrent d'être inscrits sur le drapeau. Les ceintures étaient généralement de couleur écarlate pour les grenadiers et verte pour les chasseurs, avec un liseré de galon doré et une broderie d'or. Dans la garde, les aigles étaient l'objet d'une dévotion plus grande encore que dans la ligne. À Plancenoit, lors la bataille de Waterloo, le général Pelet s'empara de l'aigle du 1<sup>er</sup> chasseurs en criant : " À moi, chasseurs ! À moi ! Sauvez l'aigle ou mourez autour d'elle ! " Formant une haie de baïonnettes autour de l'emblème, les survivants sauvèrent à la fois l'aigle et leurs vies. À Eylau, un obus ayant pulvérisé le support de l'aigle du 1<sup>er</sup> bataillon du 1<sup>er</sup> régiment de grenadiers, le lieutenant Morlay, porte-aigle, ramassa la hampe brisée et l'enfonça dans le tube d'un mousquet, portant ainsi " le coucou " (surnom donné à leur aigle par les soldats) pendant le reste de la journée.

**C3 : SAPEUR, RÉGIMENT DE GRENADIERS, GRANDE TENUE, 1810** Personnage en grande tenue de sapeur avec le galon supplémentaire, y compris sur les coutures des manches, une nou-

veauté apparemment introduite en 1810. Des sources d'époque montrent une grande variété de tresses de bonnet, d'épauettes et d'insignes utilisés par les sapeurs de la garde. De la même façon, le type d'épauette varie du modèle galonné à la manière des sergents à de simples épauettes rouges. Même diversité en ce qui concernait les insignes de manches : haches rouges croisées, haches blanches bordées de rouge, haches dorées bordées de blanc ou grenades dorées sur des haches.

**D**

**D1 : SERGENT DE GRENADIERS, TENUE DE CAMPAGNE, 1812-1815** Vers la fin de l'Empire, la tenue de campagne devint extrêmement bizarre : les fournitures réglementaires venant à manquer, il fallut faire appel aux équipements et vêtements pris çà et là. Néanmoins, la garde réussit à maintenir une apparence aussi homogène que possible, l'exception notable concernant bien évidemment la retraite de Russie. L'apparence de ce vétéran est encore conforme à l'ordonnance. Il porte une capote simple sur laquelle sont attachés les épauettes et les insignes de grade de sergent. Notez également les déco-

rations de chapeau écarlates et or portées par les sous-officiers. Il était courant qu'un ruban rouge rectangulaire cousu sur le côté gauche de la poitrine remplaçât la croix de la Légion d'honneur.

**D2 : OFFICIER DE GRENADIERS, TENUE DE CAMPAGNE, 1812-1815** Il porte ici le surtout très populaire en campagne. Il était permis de laisser les épauettes pendre sur la poitrine de façon à être visibles lorsque l'on ouvrait le manteau. Celui-ci pouvait varier du bleu au brun ou au gris pour les officiers.

**D3 : SERGENT-MAJOR DE CHASSEURS, PETITE TENUE, 1812-1815** Ce dessin montre l'emploi du surtout avec le chapeau, la culotte d'hiver et les bottes à la Souvorov. Le sous-officier représenté ici est certainement le plus typique des " vieux de la vieille ", ces hommes pour qui la garde était devenue leur famille au point qu'ils oubliaient souvent celle qu'ils avaient laissée derrière eux. Pour eux, être de la garde était tout. Ainsi, après la bataille de Waterloo, certains de leurs blessés furent amenés à Gand, fief provisoire des royalistes français. Voyant un blessé de la garde au visage littéralement tailladé de coups de sabre, un royaliste français, ancien officier de la Grande Armée, mit la main à son gousset pour soulager cette détresse. Le grenadier leva alors les yeux et dit simplement : " Merci Monsieur, je suis sous-officier dans la garde impériale et je n'ai besoin de rien. "

**D4 : CHASSEUR EN TENUE DE MARCHÉ, 1815** Cette illustration montre l'arrière de l'équipement porté en 1815 : protection de giberne en tissu portant l'aigle, cornes et grenades des coins marqués en noir. Le chasseur porte son bonnet comme on doit le faire en campagne, c'est-à-dire sans tresses ni plumet, mais la cocarde sur le côté gauche et le cordon sont restés en place. Le pantalon bleu était accompagné de guêtres noires ou blanches.



**" La Garde meurt " : environnée de la fumée du champ de bataille de Waterloo, une aigle se dresse, en un ultime défi, au-dessus du dernier carré de la vieille garde.**

